

André Breton

De l'intolérance comme vertu cardinale

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Il y avait une fois un homme qui adorait la morale et se méfiait de la psychologie comme de la peste et du choléra, préférerait la mauvaise à la bonne foi et la vertu au vice, au sens où Robespierre et Saint-Just entendaient ces deux mots, ne supportait pas l'homosexualité et se brouillait avec ceux de ses amis qui entretenaient une liaison irrégulière et illégitime. Le mélange des genres lui était odieux.

Il ressemblait, lui l'ennemi juré du christianisme, à ces inquisiteurs acharnés à préserver la pureté de la foi, ainsi qu'à ces révolutionnaires qui ne craignent pas de faire tomber des têtes dans un panier pour assurer le triomphe de la Révolution, en signant d'une main parfaitement soignée des arrêts de mort contre les adversaires de la Liberté sans remuer un cil. Il détestait par-dessus tout le laisser-aller, semblable encore en cela à ces catholiques pour lesquels il n'existe pas de péché véniel.

Un homme se définit par ses refus et par ses dégoûts. Ceux d'André Breton étaient nombreux. Car il est beau qu'un homme ait des haines et des jugements tranchés comme des lames d'épées. Je pardonne à Breton d'avoir excommunié le vers régulier de la poésie à venir par haine de la cheville et du «e» (non) muet ; mais refuser la rime, quelle lâcheté, et tolérer la bouillie tronçonnée du vers blanc, quelle faute de goût, pire qu'un péché mortel !

Qu'est-ce que le surréalisme ? Un jeu d'enfants pervers, un acte terroriste ? Ne serait-il pas nécessaire, d'une façon ou d'une autre, de reprendre à l'improviste l'idée surréaliste annulée dans un paysage qui ressemble sans doute à celui bouché qu'un certain nombre de jeunes gens au sortir de la Première Guerre mondiale avaient juré de bouleverser sans retour.

Que voulaient ces jeunes gens qui posaient des mots comme on pose des bombes pour les voir fleurir ? Ils étaient ennemis de l'ordre dans les mots, disciples de l'extraordinaire et du hasard dont ils aimaient à parler doctement, comme du destin. Cherchaient-ils de nouveaux moyens d'expression ? Étaient-ils d'autres romantiques, des idéalistes sociaux ? Ils nourrissaient en tout cas une solide méfiance à l'égard de la littérature. Ils n'en faisaient pas leur distraction favorite. Ils partaient de la révolte. Breton reproche à Eluard son déviationnisme littéraire, comme on reprochera au délicat poète qu'est André Marty son déviationnisme politique.

Les motifs de ce soulèvement viennent d'une grande répulsion à l'égard de la réalité habituelle, celle qu'on nous a apprise à respecter. Les lois cartésiennes de l'esprit sont rejetées. Les principes moraux sont écartés : ce que Freud a fait pour le cerveau, Sade le fait pour la conscience. Tous deux nous libèrent des impératifs d'une société menteuse et d'un monde que nous

regardions à travers les lunettes de M. Descartes, en nous chauffant les pieds sur les œuvres de M. Aristote.

De l'autre côté du miroir, nous trouvons les rêves, les rencontres magiques, les contes de fée à la portée des grandes personnes. Le surréalisme pense que les hommes ont construit un univers limité et boiteux où ils se tiennent enfermés, tandis que le cosmos, à l'image duquel ils sont créés, souffre mille libertés et leur offre une vie beaucoup plus exaltante. «Tout porte à croire, écrit Breton, qu'il existe un certain point de l'esprit où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement.»

La coïncidence des opposés, chère à Nicolas de Cues et à de nombreux Pères de l'Eglise, demeure à l'ordre du jour. Le dérèglement de tous les sens prêché par Rimbaud, voilà la méthode pour oublier la droite et la gauche, le passé et l'avenir. Un éternel présent, une éternelle surprise seront les récompenses de l'attitude surréaliste.

Cette métaphysique entraîne plusieurs conséquences sur le plan pratique et sur le plan littéraire. Il est à peine besoin de mentionner l'écriture automatique, dont le but était de donner les pleins pouvoirs à l'inconscient. Tout ceci réclame quelque application. On ne se contente plus des rencontres de hasard, on fabrique du hasard. L'insolite devient aussi habituel que les sages proportions qui flattaient l'œil de Poussin. Notre fameux dérèglement de tous les sens n'est plus qu'un dérèglement du sens grammatical. L'humour noir tend ses filets chez les chansonniers et cela ressemble plus à une farce de potache qu'à une lutte contre les puissances des ténèbres.

Entre le jeu et la magie, entre le goût des canulars et le besoin de forcer les frontières du réel, apparaît une faille qui marquera le surréalisme tout au long de son histoire. Les uns lui reprocheront de ne

pas être entré sérieusement dans l'action révolutionnaire. Les autres diront qu'ils n'avaient pas cherché une philosophie mettant fin à toutes les philosophies, mais une bande de copains avec qui partager l'espoir et le dégoût.

Un homme de colère

A l'instar de Pascal et de Valéry, Breton ne lisait pas de romans, car le roman c'est le développement, en délayage, c'est la vie dans son lent et fastidieux déroulement. Il ne voulait pas non plus qu'il fût question d'œuvre d'art et dédaignait foncièrement la littérature et ceux qui, par ce moyen, s'imaginent gagner les rivages lointains de la postérité et descendre ainsi paresseusement le fleuve des siècles. Il comparait le sillage argenté que laisse un écrivain à la bave d'un crapaud.

Breton voulait n'écrire que de surcroît, par-dessus le marché, lorsqu'il débordait. C'était ça la poésie pour lui, ce débordement, ce trop-plein qui s'écoule d'une vaste nappe d'eau.

Au cours de ses dernières années, le souffle vint cependant à lui manquer. A grand peine et par sentiment d'un devoir urgent, pour insulter, par exemple, de très haut une vilenie, il rédigea des textes où la révolte crie comme enrôlée sa plus intime conviction et s'empêtre dans un mélange de dogmatisme pâteux et d'images retombantes. Breton n'écrivait alors que pour soulager sa conscience. Ce n'était pas un homme de dialogue et de conciliation. Les hommes de colère et de prophétie ne sont jamais des hommes de dialogue. Il ne séparait pas la politique de la poésie, ni la poésie de la morale, ni la morale d'une certaine façon d'être. Avec de telles exigences il ne pouvait qu'être fanatique.

Il voyait plaisamment dans Sade un moraliste et dans la Révolution française une entreprise de moralisation de la vie

publique en France. Pourquoi pas. Si l'Ancien Régime était corrompu, la Révolution est forcément morale. Et la morale ne sait faire autre chose que guillotiner.

Ce qu'il y avait surtout d'extraordinaire en lui, c'est que c'était un homme pour qui ni Rome ni Athènes ni Jérusalem, les trois villes piliers de toute la culture occidentale, n'existaient. Il disait : « Il y a plus de deux mille ans que nous sommes occupés par les gréco-latins. Jamais de ma vie je ne mettrai les pieds en Grèce ni en Italie. » C'est pourquoi il allait au Mexique. La poésie était pour lui le chant et la protestation de l'occupé celtique et breton à l'occupant romain. Tout en lui exprimait l'incrédulité foncière à un ordre immuable.

Le libertinage sexuel lui paraissait une frivolité odieuse. Ce qu'il détestait, c'était l'accommodement et le caprice. Non pas au sens d'une morale fondée sur l'autorité d'une vérité révélée réfléchissant les idéaux de la société et de la famille.

Désillusions

Mais on ne peut pas vivre en état d'inspiration et d'exaltation à tous les moments de son existence, en état de tension permanente. Il y avait naturellement des chutes de tension entre les éclats d'insolence et d'indignation morale de Breton et sa vie quotidienne. Lui qui avait conseillé aux parents, aux temps de sa flamboyante jeunesse, de semer leurs enfants au coin d'un bois ne redoutait pas l'inconséquence d'adorer sa fille Aube.

Lui qui était révolté par le dieu monothéiste manifestait une indulgence étrange



André Breton.

devant les dieux ou les demi-dieux des religions primitives, sans doute parce que les tireurs de tarot, les sorciers et les chamans, notre culture les avait mis sous le boisseau, comme les Celtes l'avaient été par les gréco-romains.

Breton, c'est l'homme qui a pensé que le grand matin (prédit par les prophètes) était arrivé, où pourraient se nouer l'inconscient conçu comme une fontaine de jouvence et la vie vécue comme poésie permanente. Il a été l'acteur principal de cette synthèse impossible dans la réalité et assez vite il a dû se résigner à devenir le greffier et l'exégète de ses désillusions. Car l'inconscient freudien n'a pas ressuscité l'alchimie et l'occulte, malgré la glose mallarméenne de Lacan, et Nicolas Flamel est décidément aussi introuvable dans les rues de Paris que la clé des songes.

Non, la morale n'est pas, faute d'utiliser à tour de bras la guillotine, la garantie suprême de l'invention poétique, et l'écriture automatique n'engendre pas le merveilleux promis. Et pourtant, ce que le premier universitaire venu pourra savamment désigner comme les erreurs de Breton ou de la révolution communiste est sans contredit

préférable au sommeil mercantile dans lequel nous sommes tombés.

Stupéfiante disponibilité de Breton et des autres dans ces années décisives. La rue est à eux. Un incident minime, une rencontre peuvent changer le cours de l'existence. Le hasard est enfin débusqué. Un lapsus peut révéler des trésors. La pensée parle toute seule et sort du ventre des hystériques. L'histoire est suspendue, les nouvelles cryptées. On rencontre enfin *Nadja* sur le boulevard Magenta et c'est l'amour impossible et fou. Les femmes sont des passantes non des revenantes. Artaud demande : «Qu'est-ce qui vous dégoûte le plus dans l'amour ? Mais c'est vous, mon cher ami, mais c'est moi», répond Breton.

De faux romans en faux poèmes, de manifestes flamboyants comme des déclarations de guerre en essais laborieux, Breton se surpasse dans l'invective, faiblit dans l'occultisme. Il n'est jamais meilleur que dans l'humour noir.

En dehors de toute philosophie, il a vu dans l'amour fou (qui est le contraire de l'amour libre) la voie la plus certaine pour échapper au temps. «Ce que j'ai aimé, écrit-il dans *L'Amour fou*, que je l'ai gardé ou non, je l'aimerai toujours. J'ai parlé d'un certain point sublime dans la montagne. Il ne fut jamais question de m'y établir à demeure. Il eut d'ailleurs, à partir de là, cessé d'être sublime, et j'eusse moi cessé d'être un homme. Faute de pouvoir raisonnablement m'y fixer, je ne m'en suis du moins jamais écarté jusqu'à le perdre de vue...»

Magnifique attente

Il y a donc des limites à l'entreprise surréaliste qui s'appellent la vieillesse et l'usure. A la fin de son livre *Entretiens*, Breton cite Chateaubriand : «Enfant de la Bretagne, les landes me plaisent. Leur fleur d'indigence est la seule qui ne se soit pas fanée à ma boutonnière.» Et il pour-

suit : «Je participe aussi de ces landes, elles m'ont souvent déchiré, mais j'aime cette lumière de feux follets qu'elles entretiennent dans mon cœur.» Pour nous, c'est ce breton sans majuscule qui compte, celui qui disait rechercher «l'ombre et la proie fondues dans un éclair unique», celui qui écrivait : «J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente.» Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique et la marche à travers bois.

Parce que cette chanson du guetteur, cette chanson de misère et d'amour, cette chanson de troubadour n'est pas galvaudée dans son œuvre ; parce que la poésie s'infiltrait chez lui entre deux théorèmes, comme un éclair dans un ciel plombé, comme un rai de soleil entre deux nuages noirs, André Breton mérite un meilleur destin que celui de maître d'école ou de chapelle. Ce n'est pas dans ses vers, dont aucun ne chante dans notre mémoire et qui oscillent entre une préciosité lassante et des métaphores qui ont la grâce des marteaux-pilons quand ils retombent, qu'il faut la chercher, mais dans des phrases d'aveu et d'abandon, comme celles que je viens de citer.

On l'a suivi, on l'a quitté. Lui-même a perdu grand temps à se suivre et à s'imiter. C'est à nous de le réinventer, à nous de le fixer dans la lande bretonne plutôt que dans les cafés enfumés de Paris.

G. J.

André Breton, *Le surréalisme et la peinture*, Folio, Paris 2002.

André Breton, Paul Eluard, *L'Immaculée Conception*, édition fac-similé du manuscrit du Musée Picasso, L'Age d'Homme, Lausanne 2002.

Yves Bonnefoy, *Breton à l'avant de soi*, Léo Sheer, 2001.